Document généré le 1 juin 2025 09:35

Liberté

Disparitions

Suzanne Jacob

Numéro 314, hiver 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/84036ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Jacob, S. (2017). Disparitions. *Liberté*, (314), 5–6.

Tous droits réservés © Suzanne Jacob, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SUZANNE JACOB

PRÉLÈVEMENTS

Disparitions

Ce que le jour dérobe à la nuit.

J'irai cracher dans vos urnes. — anonyme, XXIe siècle

Il y a eu, d'abord, la disparition du géranium bleu que j'entretenais depuis une dizaine d'années au cimetière Mont-Royal sur la tombe d'un inconnu. Puis, il y a eu la disparition de la bougainvillée de l'avenue Lajoie. Quelques jours plus tard, un dimanche matin splendide, je monte vers le sommet Fraser du cimetière Mont-Royal quand mon regard est attiré par un mouvement inusité dans un massif de grandes fougères. Mon cœur s'arrête de battre. Je crois que je vais enfin revoir le renard roux avec lequel j'ai déjà eu une « prise de contact » émouvante sur l'autre flanc de la montagne un soir d'été. Mais c'est une tête blonde qui émerge du massif, puis une deuxième. La jeune femme et la femme d'âge mûr bondissent entre les arbres. Elles transportent de gros bouquets de fougères avec toutes leurs racines et les enfournent dans le coffre arrière d'une Toyota beige. Elles démarrent en trombe et filent vers la sortie. J'ai pu noter le numéro de la plaque dans mon petit carnet. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Je suis contre la vengeance délatrice : j'ai jeté le numéro dans le premier trou d'homme venu.

Ensuite, il est presque minuit. Je rentre à pied d'une session de travail. J'entends qu'on court derrière moi et déjà qu'on me double. C'est un homme et une femme. Ils traînent à deux une poussette d'enfant et se précipitent vers la boutique Renaissance, là où on récupère vos dons. Ils se jettent sur les sacs que les généreux donateurs ont déposés sur le seuil après l'heure de la fermeture. Ils les éventrent et déversent dans la poussette ce dont ils ont besoin. J'entends un cri ! C'est l'enfant ! Le voilà enseveli sous les dons ! Ces fantômes nocturnes disparaissent par la ruelle. La même nuit, j'ai pu parler en Tunisie avec une technicienne de Bell. Devrais-je nous dénoncer ? Nous avons eu un échange à la limite de l'intimité, juste entre le personnel et l'impersonnel, entre l'objectif et le subjectif, ah !, on a presque franchi la limite. C'était presque libidinal, disons du hasard en cavale. Ça n'a pas réglé mon problème technique, mais c'était presque mieux. J'étais fatiguée. C'est fatigant à la longue. Je suis allée consulter un coach. Il m'a demandé si j'avais des pensées suicidaires. J'ai trouvé ça étonnant. Qui n'en a pas ? Il m'a regardée gravement et il a dit qu'il devait me dénoncer. Je vous le jure, je n'invente pas. Il a dit : « C'est la loi. » Je vous le jure, je n'invente rien. C'était le même prix. J'ai fait un chèque. Il a été encaissé.

Là où j'ai la session de travail, il y a un immense écran télé. J'en profite pendant les pauses. Je n'ai pas de télé, ce qui confond immanquablement les teignes-démarcheurs qui n'ont pas repéré qu'on peut voler les images télé chez les autres sans être ennuyé par la brigade des mœurs. Lorsque je rentre chez moi dans la nuit et que j'entends courir derrière moi, je sais qui sont ces réfugiés, j'ai des images de leur village natal détruit, de leur passé détruit, parfois des petits riens, des sacs de billes, un chat à pile solaire, une tasse de thé anglaise, une boîte à musique, un savon d'Alep.

Le jour suivant, c'est un enfant qui lance des cailloux pour chasser les goélands. Les goélands croient que les cailloux sont du pain qui cale dans l'étang. Ils crient très fort, s'ameutent et se rapprochent de l'enfant. L'enfant lance de plus en plus de cailloux, les goélands piquent au-dessus de sa tête. Non, ce n'est pas un film d'un nouvel Hitchcock, c'est au bord de l'étang, juste en face. Devrait-on rendre obligatoire le port du casque de sécurité là où les goélands se rassemblent ? Me faudrait-il entreprendre une campagne ; serait-ce un but ?

« Jamais un coup de dés n'abolira le hasard », a écrit Mallarmé en 1897. Il serait étonné de découvrir les armées qu'Homo sapiens a déployées contre le hasard en un petit siècle et des poussières. Stigmatisé comme cellule dormante ou comme loup solitaire, traqué dans les génomes, sans cesse trahi par les agents d'imputabilité, mis à l'index des statistiques, confondu avec la Mort elle-même, il ne sait plus où frapper, où courir, où libidiner. Il est fait, ce dernier des dieux, grelottant de peur et de froid dans l'étroite marge d'erreur des statistiques, cette impasse où les clients de la prostitution sont interdits là où la prostitution est devenue

DESSIN : PASCAL GIRARD

un métier qui paie ses impôts, cette impasse où on t'assure que si tu es en parfaite santé à soixante-dix ans, les risques d'un AVC viennent d'augmenter de 47 % et que tu as 84 % de merde qui te pend au-dessus de la tête.

Donc, nos génétiques respectives ont voulu que je rencontre madame Irène qui, à quatre-vingt-quatorze ans, monte ses trois étages à pied, et qui reprend son souffle quand il faut parce que la vie est une galère, madame ! — Où êtes-vous née, madame Irène ? — Je suis née en Belgique et j'y ai vécu quatre mois. Après, j'ai vécu en France. — Et comment avez-vous atterri à Montréal, madame Irène ? — Oh, je crois que j'avais bu trop de bières ce jour-là ! *Puis, d'un ton plus sévère.* — La vie est splendide parce que la vie est faite de hasards. C'est le hasard qui a créé le monde, n'est-ce pas ? C'est du hasard qu'il faut profiter pendant qu'il en reste encore. L'avez-vous remarqué ? Le hasard se fait de plus en plus rare. Et pourquoi ça ? Parce qu'on en a fait un *radicalisé* qui veut votre peau. Si j'écoutais mes enfants, je ne sortirais plus à l'air libre ! Ils ont peur pour moi ! Est-ce que chacun ne peut pas décider de la peur qu'il a envie d'avoir ? — Mais vous avez bien un peu peur des camions, madame Irène ? — Les camions ! Vous voulez rire ! Il faut avoir peur de la bêtise, c'est tout.

Sous la bêtise, une heure plus tard, j'ai bien failli y passer. Sous la bêtise qui avait pris l'allure d'un mastodonte radicalisé de la traction intégrale qui s'est élancé sur moi alors que j'étais tranquille à l'intérieur des clous et tout. J'ai levé les bras, c'était un réflexe esthétique : que je sois écrasée bien à plat, repassée, je préférais. Il a pilé juste à un mètre de moi. C'était simplement un gigantesque téléphone cellulaire, cette espèce d'ersatz aveugle du cordon ombilical.

Sous la bêtise, une heure plus tard, j'ai bien failli y passer. Sous la bêtise qui avait pris l'allure d'un mastodonte radicalisé de la traction intégrale qui s'est élancé sur moi alors que j'étais tranquille à l'intérieur des clous et tout. J'ai levé les bras, c'était un réflexe esthétique : que je sois écrasée bien à plat, repassée, je préférais. Il a pilé juste à un mètre de moi. C'était simplement un gigantesque téléphone cellulaire, cette espèce d'ersatz aveugle du cordon ombilical. Et puisque je ne suis pas morte ce midi-là et que la preuve est patente que je peux un jour mourir dans mon bon droit, et au cas où ce serait demain que génétiquement… je vais l'écrire ici : tous et toutes ces radicalisé·es qui croient qu'on doit mettre un casque pour dormir au cas où un goéland piquerait sur leur crâne pendant leur sommeil, qui ne cessent d'attaquer, de saper et de détruire la justice dans ce pays en voie de devenir le pays du baseball le plus intelligent du monde, eh bien, ce sont les mêmes qui vous feront des éditoriaux (des sermons) à tire-larigot pour défendre notre Fleuron Glorieux qui dit que tout citoyen a droit à la présomption d'innocence qui est le fondement de notre Fleuron Glorieux de la Justice. Moi, je n'ai pas honte, comme d'autres, beaucoup d'autres, d'appartenir à cette société dont les élites (*sic*) veules, avilies, écrasées, ont obéi à la ruée de masse qui avait besoin, besoin fort-fort, comme prise d'une turista irrépressible, de lyncher un mort qui s'appelait Claude Jutra. Ça se faisait au Moyen Âge. On courait déterrer les morts pour les pendre. C'est pour ça que je n'ai pas honte, Geneviève, parce que c'est depuis toujours, depuis plus loin que la nuit des temps, que cet Homo sapiens déteste ce qui lui est arrivé un jour, qui s'appelle « la raison » et qui s'apprend. Qui s'appelle « la justice » et qui est toujours à réapprendre. Patiemment. Qui s'appelle aussi « la langue », celle qui prend le temps de discuter. Tranquillement. La langue qui s'apprend dans le monde et qui s'approfondit dans les livres. Homo sapiens est un animal furieux. Il salive comme un lion, comme un tigre, comme un homme, dès qu'il aperçoit venir de loin son « bouc émissaire ». Bon, c'est tombé sur Jutra. Ça aurait pu tomber sur moi, sur toi. On peut être déchiqueté « dans les clous », dans son bon droit. Regarde Galilée. Bruno. Jeanne d'Arc même ! Ils l'ont brûlée, bon. Une bonne mère qui donne les soins à son enfant, qui l'endort en lui racontant des histoires et en le caressant doucement, et qui lui met un suppositoire de démo-cinéol s'il a une bronchite, ça peut se faire déboulonner sa statue si l'enfant fait un bad trip délirant où il voit sa mère, mais est-ce son père, est-ce son frère, est-ce sa sœur, est-ce sa gardienne, sa nurse… « abuser ». Délirons, on est en 2016 après tout, pourquoi ne pas mettre les électrodes pour faire parler les cendres dans les urnes ? Bon, c'est dit et ce n'est pas une dissertation d'une spécialiste sortie d'un observatoire de la pédophilie qui l'a dit. C'est une femme qui n'est pas morte écrasée la veille du jour où deux femmes ont été écrasées le lendemain, à la même intersection, par le plus grand des hasards. Je ne rongerai pas vos freins. Je n'irai pas cracher dans vos urnes.

P.-S. Après une brève enquête, il s'avère qu'il y a des fleuristes de rue qui possèdent des équipes volantes qui opèrent la nuit. Le géranium bleu et la bougainvillée auraient donc été revendus au grand jour après avoir été volés par une brigade de nuit. L

◆ **Suzanne Jacob** est écrivaine.